

La petite fille Touareg l'ange-gardien du désert.

Un conte érotique ayant pour scène le pays des Touaregs

"C'est là un bien grand mystère. Pour vous qui aimez aussi le petit prince, comme pour moi, rien de l'univers n'est semblable si quelque part, on ne sait où, un mouton que nous ne connaissons pas a, oui ou non mangé une rose...."

Saint-Exupéry.

Cela fait deux jours que je suis immobilisé dans le désert. Il fait chaud. Il n'y a rien en vue. L'horizon tout autour est enveloppé d'une imperceptible vapeur qui distord les paysages et fait naître les mirages. La panique me gagne. Le soleil me torture, me consume à petit feu. Je n'ai toujours pas réussi à désensabler le véhicule. Tous ces efforts pour avancer de quelques mètres et retomber toujours, dans le même liquide, le sable liquide.

Pourquoi ai-je entrepris seul cette traversée du Sahara? J'en connaissais pourtant les dangers. On m'avait prévenu. Pour contredire ces voix intérieures qui me martelaient sans cesse que la vie était dangereuse, ces consciences intérieures héritées de ma mère, j'avais voulu, tête de mule, incontrôlable aventurier, le faire malgré tout, pour exprimer ma seule liberté.

Parti d'Agadès il y a trois jours, j'ai vécu d'insoupçonnables difficultés sur les pistes de l'Air et maintenant du Hoggar. La principale tâche était de tenir la piste, la vraie; ne pas se laisser tenter par les ornières traîtresses qui s'échappaient de la piste: cette évanescence piste qui s'éparpillait comme une épouse frivole, à gauche, à droite, évitant les dunes de sable à droite, contournant les oueds asséchés à gauche, les champs de pierres aiguës, les ornières creusées par les passages incessants des camions, sortir de la piste à gauche pour éviter les fosses à droite; laquelle piste prendre, et au bout de laquelle se trouverait le cul-de-sac, la piste effacée par le souffle du simoun, les sables liquides, la piste dure, Tamanrasset, le réconfort de l'oasis, le paradis.

Pourquoi avais-je entrepris seul, cette traversée? Pour la vie! Pour la liberté! Pour ne pas me laisser mourir! Pour circuler, parler, crier, aimer, vivre, ne pas me laisser vivre! Pour ne pas me laisser endormir par la vie, les autres, les bureaucrates, les mères, les directeurs de conscience! Pour crier ma vie, pour fuir les endormeurs de vie, les moribonds du confort, les bureaucrates du conformisme, les matrones tribales! Pour refuser d'être un numéro, un docile habitué des comptoirs alimentaires de la social-démocratie, pour refuser les assurances sur la vie, les béquilles, la dépendance! Je voulais être seul, à me morfondre pour la vie, à m'essouffler pour l'amour, à fuir les prêtres, les prêtresses, les inquisiteurs, les moralisateurs, les Gorgones de l'Assemblée Nationale, les protecteurs de la morale tribale, les mères possessives, les big brothers, les..... je voulais être libre comme un Touareg.

Et je suis là, immobile, après une autre journée, torturé par le soleil omniprésent.. Des jours à me morfondre l'esprit, à crier ma liberté contre la tribu oppressive, à vivre ma liberté. Une autre journée à espérer du secours, le vrombissement d'un camion, une caravane, des chars garamantes, que sais-je? Il me fallait espérer pour avoir le courage de m'en sortir. J'espérais de l'aide et j'étais pourtant là, par entêtement à ne pas me laisser endormir dans le confort de la tribu, la tranquille dépendance de la tribu, et j'étais là à espérer de l'aide, moi qui avait toujours refusé l'aide, matriarcale, patriarcale, tribale, institutionnalisée, la douce assurance de l'état providentiel.

Je n'ai que très peu avancé dans mes travaux de désensablement, j'avais une grande envie de m'endormir pour toujours.

La nuit va bientôt venir, la nuit salvatrice, le ciel infini comme horizon, et demain sera un autre jour, un autre jour d'enfer, et, comme toutes les autres nuits, je refuserai d'abandonner, de me laisser endormir pour toujours, d'en finir avec la vie. Arrêter de lutter, refuser de m'endormir, me reposer, mourir, jamais. Demain sera un autre jour. Et je n'aurai que moi-même pour m'en sortir. J'étais encore sous le camion. Je grugeais le sol instable sous les roues du véhicule profitant de la douceur de la fin du jour. Le soleil commençait à baisser à l'horizon, le court crépuscule s'annonçait.

J'entendis des bruits dans le sable. Cela ressemblait à un léger crissement dans le sable, presque imperceptible, des bruits furtifs. C'était sans doute un petit animal, qui sortait de son terrier pour profiter avec moi de la nuit salvatrice. Un ami, pour survivre ou mourir avec moi.
Je levai lentement les yeux.

Il y avait des pieds nus plantés dans le sable à deux pas du véhicule.

Je sursautai, surpris, ma tête percuta violemment la structure métallique du véhicule. Je lançai un juron.

- *"Qui es-tu, d'où viens-tu?"*, dis-je sur un ton plus que bourru impropre dans les circonstances.

Il ne répondit pas tout de suite. C'était un mystérieux petit personnage. Un enfant du désert. Il était vêtu d'une ample tunique de couleur bleue qui tranchait sur la grisaille environnante.

Seuls ses larges yeux étaient visibles par une mince ouverture à travers le turban enroulé autour de sa tête. C'était le vêtement traditionnel des hommes Touareg. Il me regardait fixement comme s'il m'avait toujours regardé, comme s'il m'avait toujours connu, épié, veillé, imperturbable et silencieux. Il était là, venu de nulle part, comme surgi d'une autre planète, d'un autre temps.

– *"Pourquoi me regardes-tu ainsi, et d'où viens-tu?"*

Il se pencha et s'assied sur ses jarrets, comme pour mieux surveiller mes faits et gestes, il était imperturbable.

- *"Réponds-moi, d'où viens-tu?"*
- *"Viens jouer avec moi",* dit-il finalement.
-

J'eus l'impression de perdre l'esprit. j'ai du me piquer pour m'éveiller. Il était là, prêt à jouer, moi qui trimait depuis deux jours pour m'éviter la mort.

- *"Tu vois bien, j'ai besoin d'aide, j'ai besoin que tu m'aides, je voudrais que tu me dises d'où tu viens, pour que je puisse chercher du secours."*

- *"Viens-tu jouer avec moi?"*

Je m'étais dégagé de dessous le camion. J'amorçais mon redressement vertical encore tout surpris de l'insouciance du mystérieux petit bonhomme.

- *"Viens jouer avec moi",* répéta-t-il, insistant.

Il n'y avait rien autour, aucun méhari, aucun véhicule, aucune autre personne que lui. Il était là, seul, venu de nulle part. Il devait bien y avoir un village là-bas au pied de ces sinistres mamelons de rocs, un campement derrière ces dunes au-delà cet immense océan de sable, une caravane en transhumance, un camion sur cette piste déjà assombrie par la tombée de la nuit, et comment pouvait-il être seul? Nous étions à mille lieues de toute agglomération et il était là, tout frais dans son dokkali indigo, il ne portait aucune trace de poussière, de sueur, il me regardait avec ses grands yeux noirs et brillants, son visage légèrement basané, et sa démarche efféminée, il était sorti de nulle part.

- *"Viens-tu jouer avec moi?"*

Sa tranquille assurance devant ma situation précaire me troublait. La nuit était réconfortante, je pouvais oublier ma condition, je n'avais rien à perdre, comment pourrais-je lui refuser cela. J'aurais tout le temps pour le suivre jusqu'à son campement. Il était là. J'étais déjà un peu sauvé. Il amorça une course vers les hautes dunes l'air réjoui de me voir accepter ses frivoles exigences.

- *"Attends",* dis-je, *attends un peu, je voudrais d'abord te parler, savoir d'où tu viens, qui t'envoie, comment as-tu su que j'étais ici?"*

- *"Tout se sait. J'ai ici, beaucoup d'amis",* répondit-il.

Moi qui prétendais à la liberté, au refus de l'aide, de la dépendance, mes sourdes prières étaient exhaussées, j'avais enfin du secours. Un secours qui tardait toutefois à se matérialiser, mais j'étais maintenant rassuré. Quelque part au pied de ces sinistres montagnes du Hoggar, il y avait un campement Tarqui j'en étais maintenant certain.

Et il me tendit la main. Il me tira légèrement vers lui en amorçant une course vers les dunes.

Au contact de sa main, j'ai senti un frisson traverser mon corps, un troublant frisson. J'en oubliais presque sa condition de jeune homme.

Puis il se détacha de moi, il s'éloigna vers les dunes, gambadant dans les sables comme une folle, et je le vis lentement disparaître derrière les dunes.

Je m'approchai indécis de la première dune. Il devait être là. J'avais peine à maintenir mon équilibre sur les pentes instables. Il les avait franchies comme un oiseau.

Au premier regard, je ne vis rien. La dune se renversait vers d'autres dunes, toutes aussi impressionnantes, qui se succédaient comme un immense océan couvert d'ombres inquiétantes, mouvantes, déjà métamorphosées par la nuit tombante.

J'aperçus d'abord le long litham blanc qui gisait sur le sable et qui folâtrait paresseusement comme un immense serpent. Puis la tunique indigo, légèrement ensablée, immobile devant moi, comme une blessure sur le sable! Je cherchai mon énigmatique visiteur, j'étais un peu troublé, mes certitudes commençaient à s'effiloche, il y avait quelque part sur cette chaude dune de sable, un jeune homme nu qui m'attendait, sans doute impatient, et qui voulait minauder.

Je ne distinguais qu'à peine la chair du sable, le sable de la chair vivante; il gisait là, immobile, fondu à la dune. Ses yeux me fixaient sans aucune pudeur. Je restai à distance, confondu dans mes certitudes de mâle. Je scrutais discrètement les parcelles de son corps qui se détachaient des poussières de sable qui saupoudraient sa peau. Il était délicat, comme une femme.

J'apercevais son torse garni de deux minuscules mamelons auréolés de petites aréoles, c'était presque une femme. Je scrutais des yeux la ligne descendante le long de son plexus solaire proéminent, jusqu'au niveau de son sexe; je ne voyais pas de petite forêt noire protectrice, ni d'appareillage mâle, rien qu'une douce pente qui filait entre ses jambes fluettes flanquées du léger gonflement de ses hanches, une imperceptible fissure linéaire comme une déchirure sur sa peau fragile, un signe distinctif du mystérieux vagin d'une jeune fille, c'était presque une jeune fille. Un délicat corps de jeune fille fragile et rectiligne. C'était bien une jeune fille, un mirage, un miracle du désert.

Je m'approchai, je m'agenouillai près d'elle, j'étais confondu, je ressentais l'embarras du père devant l'impudeur d'une fille, sa fille.

– *"Tu m'as fait peur. Je te remercie d'être femme"*

Elle me regardait, surprise. Elle ne semblait pas comprendre. Puis elle se leva précipitamment, avec des gestes d'excitation, elle me renversa sur le sable.

- *"Allez, viens jouer"*, dit-elle et elle riait, elle sautillait pendant qu'elle me bousculait, me projetant sur la dune, insouciant et belle.

– *"Le sable est chaud, tu aimeras"*.

Elle agissait et disait ces choses sans retenue, comme si elles étaient naturelles, je ne discernais pas de passion amoureuse, tout cela dégagait un puéril enfantillage. M'ayant renversé, elle se jeta sur moi et commença un habile processus pour m'enlever mes vêtements.

Elle me regardait avec insistance, m'explorant comme si j'étais un être étrange, découvrant petit à petit et avec surprise, les configurations de mon corps d'homme mâle déjà adulte.

J'étais inconfortable, comme troublé par sa douce naïveté et son attitude exempte de tout maquillage sexuel.

Lorsqu'elle eut fini, elle se roula sur le sable, s'immobilisa au pied d'une dune, gamine. Je m'agenouillai près d'elle flairant ses flancs, elle ne bougeait plus, elle était impassible, insensible et dangereusement attirante.

– *"Est-ce que tu m'aideras?"* demandai-je.

Elle me regarda avec tendresse.

– *"C'est pour cela que je suis là, viens avec moi, tu n'auras plus à souffrir."*

Elle disait ces choses tout naturellement, comme des évidences qui m'étaient inconnues.

- *"les gens de ta tribu devront m'aider"*, dis-je, *"car je dois continuer ma route vers Tamanraset."*

Elle hésitait à comprendre, son visage s'assombrissait.

- *"Je suis seule à pouvoir t'aider, si tu viens avec moi, tu n'auras plus à continuer jusqu'à Tamanraset, tu n'auras plus ces soucis"*.

J'avais du mal à saisir ses réponses. Je ne pouvais imaginer qu'elle puisse être seule dans ce désert et qu'en la suivant, j'allais abandonner mon véhicule, Tamanraset, mes soucis, ma liberté, mon esprit cartésien n'arrivait pas à déchiffrer ses messages. Cela m'apparaissait être une confusion linguistique chez cette fille dont la langue maternelle devait être le tamatchek.

Je me penchai sur elle. Elle me regardait fixement de ses yeux interrogateurs. Je ne pouvais résister longtemps à la fascination qu'elle m'inspirait. J'allais répondre à ses désirs et nous plonger dans des jeux dont elle ne soupçonnait pas l'ampleur.

- *"As-tu déjà aimé?"* lui demandai-je pendant que mes doigts voyageaient doucement sur sa peau, balayant les grains de sable agrippés à sa chair moite, mes doigts pressaient sa peau, réveillant, je le sentais, des frissons qu'elle n'avait jamais vécus auparavant, au bout de mes doigts je la sentais s'affrioler.

- *"C'est quoi aimer?"*

Je m'approchai de son visage, je la sentais légèrement craintive.

J'approchai délicatement mon visage de son visage et, sans précipiter mon geste, je déposai un baiser sur ses lèvres. Je ne pouvais plus arrêter ces jeux. Je restai ainsi un long moment, n'exerçant qu'une faible pression, ses lèvres s'ouvrirent lentement, son souffle filtrait maintenant entre ses lèvres imprégnant ma bouche d'une haleine chaude, son thorax gonflé de spasmes se soulevait jusqu'à toucher ma chair nue. Il était déjà trop tard, je ne pouvais plus arrêter ces jeux.

- *"Tu m'as parlé d'aimer, est-ce cela aimer?"*

Je n'attendais pas d'elle cette question. Il était encore temps d'abandonner, il était temps de retirer mes doigts de ce corps inoffensif de jeune fille; il était temps d'arrêter ces jeux, mes jeux, qui n'étaient pas ses jeux, les jeux qu'elle avait imaginé et pour lesquels nous étions là tous les deux, nus comme si nous allions nous consumer dans l'amour, il était encore temps d'arrêter ces jeux.

J'allais devoir expliquer ce qu'est l'amour, cette étrange pulsion qui vous lie et que vous voudriez éternelle. J'allais devoir expliquer pourquoi je devrais la quitter, malgré cette pulsion qui allait nous lier.

Comment expliquer ces choses, l'amour et aussi la liberté.

- *"J'aime ce que tu fais,"* dit-elle,

- *"est-ce cela aimer, est-ce qu'alors tu m'aimes?"*

Lentement elle rapprocha ses lèvres de mes lèvres et recommença cet étrange jeu qu'elle venait de découvrir, elle était maintenant la maîtresse du jeu, explorant de nouvelles avenues qui réveillaient en elle des sensations trop longtemps endormies dans ses gênes et qui se manifestaient par de subites tensions musculaires et d'audacieuses envies gustatives.

- *"L'amour c'est cela,"* lui dis-je, *"c'est l'union de nos deux corps différents, c'est cette attraction complémentaire de nos forces opposées, c'est aussi l'embrassement de nos âmes si semblables."*

J'avais trouvé au fond de ma mémoire, ces définitions trop littéraires pour expliquer l'inexplicable, ce qui était en train de se produire sans qu'il soit nécessaire d'expliquer ce qui était en train de se produire, l'inexplicable miracle de l'amour.

Et tout naturellement, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer, mes lèvres avaient entrepris un périlleux voyage sur ses chairs, j'atteignis ses seins, ces petites boursoufflures agrémentées de

minuscules papilles que ma bouche gobait comme si c'étaient de simples cerises. Je continuais ainsi mon exploration, ses mains pressaient ma tête me guidant dans un voyage initiatique qu'elle acceptait avec grâce; je laissais tout le long du sinueux parcours, des salives qui s'accrochaient aux excroissances de ses chairs moites, j'avais atteint la mystérieuse caverne où devait être enfoui son yoni mystérieusement secret de jeune fille vierge.

Je restai ainsi, mes lèvres plaquées sur ses lèvres vaginales qui s'étaient discrètement entrouvertes laissant s'échapper des odeurs d'humus que je respirais comme si c'étaient des parfums exotiques. Mon esprit vacillait. Je déployai ma langue par l'étroite ouverture scrutant les sinueuses parois internes de son vagin, découvrant ses étranges aspérités, goûtant à d'étonnantes écumes et me butant à une énigmatique membrane qui semblait m'interdire toute exploration plus profonde de cette grotte toujours vierge, qui n'avait jamais encore été visitée.

Mon esprit vacillait sous d'indescriptibles chimères. Des fantômes, des flores imaginaires, des odeurs inconnues, des fusions charnelles, des plaintes envoûtantes, d'étranges dialectes, de délicieuses priapées, des orgasmes hallucinants, mon lingam pétrifié, des laves en fusion, l'instant suspendu, mon corps qui tanguait, qui tanguait, qui tanguait, mon esprit vacillant..... Je ne me souviens plus de tout.

Je me réveillai en sursaut. La terre avait tremblé. J'étais allongé nu sur le sable froid du désert, il faisait déjà jour. Ma mystérieuse visiteuse avait disparu.

Il y avait un immense camion gris-vert immobilisé près de mon auto-campeur. Il y avait deux hommes, des routiers arabes. Ils avaient remorqué mon auto-campeur sur la piste carrossable. Ils ne le faisaient jamais, mais ils avaient emprunté cette piste et ne pouvaient en expliquer la raison. Je leur ai parlé de la jeune fille Tarqui, ils ne l'avaient pas aperçue.

Quand je les ai amenés au-delà de la dune, ils ont bien vu les traces des ébats amoureux qui y avaient eu cours. Ils s'en sont moqués. Ils étaient un peu rustres.

Puis nous avons suivi les pas tracés dans le sable, la frêle piste qui partait du lieu et qui montait jusqu'au sommet de la dune, puis elle s'évaporait de façon inexplicable ne laissant que deux empreintes profondes dans le sable. Tout autour, il n'y avait rien. L'immensité du désert et les graffitis répétitifs laissés par le vent sur le sable.

– *"Alors, c'était cela, le petit français a baisé son ange gardien?"* et ils se moquèrent de moi.